

CAMILLA STEN

LE VILLAGE PERDU

THRILLER
SEUIL

LE VILLAGE PERDU

CAMILLA STEN

LE VILLAGE PERDU

*Traduit du suédois
par Anna Postel*

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Staden*

© 2019 Camilla Sten

First published by Norstedts, Sweden

Published by arrangement with Nordin Agency AB, Sweden

ISBN 978-2-02-142655-7

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le 19 août 1959

C'était un après-midi caniculaire, au mois d'août. La chaleur était si intense que la brise qui s'engouffrait par les vitres baissées rafraîchissait à peine l'habitable. Albin avait retiré sa casquette et laissait pendre son bras par la fenêtre, évitant d'effleurer la carrosserie pour ne pas se brûler.

— On en a encore pour longtemps ? demanda-t-il de nouveau à Gustaf.

Ce dernier se contenta de grogner, ce qu'Albin interpréta comme une invitation à consulter lui-même la carte s'il était si curieux. Il l'avait déjà fait. Ils roulaient vers une ville qu'Albin ne connaissait pas, une ville trop petite pour posséder un hôpital ou même un poste de police. À peine plus grande qu'un village.

Silvertjärn.

Qui avait entendu parler de Silvertjärn ?

Il était sur le point de demander à Gustaf s'il y était déjà allé, mais ravala sa question. Gustaf était du genre taiseux, même dans des circonstances favorables. Albin l'avait

bien compris. Depuis près de deux ans qu'ils travaillaient ensemble, Albin n'avait jamais réussi à lui faire prononcer plus de deux mots d'affilée.

Gustaf ralentit, jeta un coup d'œil à la carte placée entre les deux sièges et prit un virage serré vers la gauche. Il s'engagea sur un chemin de gravier qu'Albin avait à peine remarqué entre les arbres. Albin fut précipité vers l'avant et manqua de lâcher sa casquette.

— Tu crois qu'on va trouver quelque chose par là ? s'enquit-il.

Il s'étonna que Gustaf ouvre la bouche et lui réponde.

— Aucune idée.

Encouragé par ces deux mots, Albin continua :

— On aurait surtout dit deux rigolos qui avaient un peu trop bu. Je suis sûr qu'on se déplace pour que dalle.

Le chemin était étroit et inégal, Albin dut se cramponner pour ne pas décoller de son siège à chaque cahot. De part et d'autre de la voiture s'élevaient de grands arbres. Il ne distinguait qu'une mince bande de ciel, d'un bleu si ardent qu'il lui brûlait les yeux. Le trajet lui sembla durer une éternité.

Puis la forêt s'éclaircit.

La bourgade ressemblait comme deux gouttes d'eau à la petite ville industrielle où Albin avait passé son enfance. Sans doute y avait-il une mine ou une usine qui employait tous les hommes. L'endroit était agréable avec ses maisons en rang d'oignons, sa rivière qui serpentait entre les bâtisses et son église en crépi blanc qui dominait les toits et semblait luire dans le soleil du mois d'août.

Gustaf freina d'un coup sec. La voiture s'arrêta.

Albin se tourna vers lui.

De profonds sillons lui barraient le front. Ses joues tombantes et mal rasées lui donnaient un air désespéré.

– Écoute, dit-il à Albin.

Quelque chose dans sa voix le fit s'immobiliser et tendre l'oreille.

– Je n'entends rien.

Il n'y avait pas un bruit, hormis le ronron du moteur.

Ils s'étaient arrêtés au beau milieu d'un carrefour. Il n'y avait rien de spécial. À droite, une maison jaune au porron décoré de fleurs à moitié flétries ; à gauche, une autre quasiment identique, mais rouge avec des pignons blancs.

– Justement.

Au ton insistant de son collègue, Albin comprit ce qu'il voulait dire.

Il n'y avait rien à entendre. Le silence était total. Il était 16 h 30 un mercredi de la fin de l'été dans un village au milieu des bois. Pourquoi ne voyait-on pas d'enfants jouer dans les jardins ? Ou des jeunes femmes prenant l'air devant leur porte, les cheveux plaqués sur leur front luisant de sueur ?

Albin jeta un regard à la ronde sur les rangées soignées de maisons. Toutes bien entretenues. Toutes closes.

Il n'y avait pas âme qui vive, où qu'il posât les yeux.

– Où sont-ils tous passés ? demanda-t-il à Gustaf.

La ville ne pouvait pas être complètement déserte. Les gens devaient bien être quelque part.

Gustaf secoua la tête et appuya de nouveau sur l'accélérateur.

– Ouvre l'œil, intima-t-il.

Albin déglutit avec difficulté. Sa gorge était râpeuse, il la sentait sèche, serrée. Il se redressa sur son siège et remit sa casquette.

La voiture roulait. Le silence lui semblait aussi oppressant que la chaleur. La sueur perlait dans son cou. Quand la place du village apparut devant eux, Albin éprouva un

intense soulagement. Il montra du doigt la silhouette dressée au beau milieu de l'espace ouvert.

— Regarde, Gustaf. Il y a quelqu'un.

Peut-être Gustaf avait-il une meilleure vue que lui ; ou ses longues années dans la police lui avaient conféré un flair qu'Albin n'avait pas encore. Toujours est-il que Gustaf arrêta la voiture avant de s'engager sur la place, ouvrit sa portière et descendit.

Albin resta à l'intérieur, appréhenda la scène par bribes. D'abord, il pensa : Voilà quelqu'un de très grand.

Puis :

Non, ce n'est pas un géant, c'est une personne qui étreint un réverbère. Comme c'est étrange !

Toutes les pièces du puzzle ne s'assemblèrent que lorsque la pestilence s'insinua par les vitres baissées. Albin ouvrit la portière et sortit en titubant, espérant échapper à l'odeur, mais elle était encore plus forte à l'extérieur. Une émanation douçâtre, rance, écœurante ; de la chair pourrie, fermentée, abandonnée de longues heures durant aux rayons du soleil.

Ce n'était pas une personne embrassant un réverbère. C'était un corps ligoté à un pieu grossièrement taillé. De longs cheveux raides dissimulaient le visage — par pitié pour l'observateur — mais de grosses mouches rampaient sur les bras et les jambes boursouflés. Les cordes qui liaient le cadavre au pilori lacéraient la chair molle et spongieuse. Les pieds étaient noirs. Impossible de voir si c'était dû à la pourriture ou au sang qui s'était écoulé et avait coagulé en larges flaques autour du poteau.

Albin ne fit que quelques pas avant de se plier en avant et de rendre son déjeuner sur le pavé.

Lorsqu'il leva la tête, il vit que Gustaf était quasiment arrivé à hauteur du corps. Il se tenait à quelques mètres et l'observait.

Gustaf se retourna et regarda son collègue qui s'essuyait la bouche en se redressant. Des rides aussi profondes que chez un chien de Saint-Hubert couraient autour de ses lèvres, expression à la fois d'un dégoût et d'une terreur pure.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici, bon sang ? demanda-t-il, sur un ton stupéfait.

Albin n'avait pas de réponse. Il laissa le silence de la ville déserte s'installer.

Mais là, dans la quiétude, il entendit soudain quelque chose. Un bruit faible, lointain, mais reconnaissable entre mille. Albin, l'aîné d'une fratrie de cinq, avait grandi dans un appartement où les enfants partageaient la même chambre. Il l'aurait identifié n'importe où.

— Mais qu'est-ce que... marmonna Gustaf en se tournant vers l'école de l'autre côté de la place. Au deuxième étage, une fenêtre était ouverte.

— On dirait un bébé, dit Albin. Un nourrisson.

Puis l'odeur prit le dessus et il vomit de nouveau.

Description du projet

« Le village perdu » est une série documentaire consacrée à Silvertjärn, le seul village fantôme de Suède. Nous souhaitons produire un documentaire en six épisodes, complété par un blog décrivant nos travaux de recherche et nos découvertes au cours de ce processus. Silvertjärn est une petite cité ouvrière au milieu du Norrland, restée plus ou moins intacte depuis 1959, l'année où toute la population de près de neuf cents habitants a disparu dans des circonstances mystérieuses.

« Cliquez ici pour en savoir plus sur l'histoire de Silvertjärn »

Alice Lindstedt, dont la grand-mère a grandi à Silvertjärn, est à l'initiative de ce projet qu'elle produit :

« Quand j'étais petite, ma grand-mère me parlait souvent de Silvertjärn et de la disparition de ses habitants.

Elle n'y vivait plus au moment du drame, mais ses parents et sa petite sœur figuraient parmi les disparus.

L'histoire de Silvertjärn m'a toujours fascinée. Il y a tellement de choses qui semblent ne pas coller. Comment la population entière d'un village peut-elle se volatiliser sans laisser de traces ? Que s'est-il passé exactement ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre. »

Nous prévoyons de passer six jours à Silvertjärn au début du mois d'avril pour des prises de vues et des recherches sur le village. En tant que contributeur, vous aurez accès aux vidéos tournées et aux photographies prises lors de ce repérage. Nous allons examiner quelques-unes des théories qui expliqueraient la disparition – de la fuite de gaz provoquant une psychose massive à une malédiction lapone séculaire.

« Cliquez ici pour en savoir plus sur les théories autour de Silvertjärn »

Si tout se passe comme prévu, l'équipe retournera à Silvertjärn en août, le mois où la population a disparu, pour que le documentaire soit tourné à la même saison.

Contreparties pour nos contributeurs :

Accès immédiat au matériel filmé à Silvertjärn en avril

Accès illimité aux publications de l'équipe de production sur les réseaux sociaux

Lettres d'information régulières par mail faisant état de nos avancées

Visionnage en avant-première de la version longue du documentaire

Possibilité de visiter Silvertjärn avec notre équipe au moment de la sortie de la série et du lancement du blog.

33 450 couronnes collectées sur un
objectif de 150 000 couronnes

Le projet n'attend plus que vous. Cliquez ici pour nous aider !

Likez-nous et suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Instagram : @documentairelevillageperdu

Facebook : Documentaire le village perdu (<http://www.facebook.com/documentaire-villageperdu>)

Twitter : @docuvillageperdu

#villageperdu #silvertjarn

MARDI

Présent

Un grésillement, un son strident, m'arrache à ma somnolence.

Je me redresse, cligne des yeux. Tone coupe la radio. Le crépitement cesse, remplacé par le ronronnement étouffé du moteur et le silence confiné de l'habitacle.

– Qu'est-ce que c'était ?

– La radio fait des siennes depuis quelques kilomètres. On est passé du rock de papy à du rock dansant... Et maintenant ces grésillements.

– Ça doit être le début de la zone blanche.

Je sens l'excitation monter dans mon ventre. Je sors mon mobile de ma poche : il est plus tard que je ne le pensais.

– J'ai encore du réseau, mais ça capte mal. Je vais mettre à jour nos statuts une dernière fois avant qu'on soit coupés du monde.

Je me connecte sur Instagram et j'immortalise la route qui s'étire devant nous, baignée de la lumière dorée du couchant.

– Que dis-tu de cette légende, Tone : « Bientôt arrivés, nous entrons dans la zone blanche. Nous vous retrouvons dans cinq jours... à moins que les fantômes ne nous kidnappent... » ?

Tone esquisse une grimace.

– C'est peut-être un peu exagéré.

– Mais non, ils en raffolent !

Je poste la photo sur Instagram, je la partage sur Twitter et Facebook avant de ranger mon mobile dans ma poche.

– Nos fans adorent les spectres, les films d'horreur et ce genre de conneries. C'est notre principal argument de vente.

– Nos fans. Nos onze fans.

Je lève les yeux au ciel. Je dois admettre que ça m'attriste. C'est un peu trop vrai pour en rire.

Tone ne le voit pas. Elle garde les yeux braqués sur la route déserte et anonyme. Une autoroute droite sans virage ni courbe. De grands conifères poussent de part et d'autre de l'asphalte. Du côté gauche, le soleil ardent de la fin de journée semble suspendu dans un ciel sanguinolent qui déferle sur la forêt et sur nous.

– Nous devrions bientôt arriver à la bifurcation, dit Tone. Je sens qu'on approche.

– Tu veux que je prenne le volant ? Je n'avais pas prévu de m'endormir. Je ne sais pas ce qui m'arrive.

Tone répond par un sourire contenu.

– Si tu es restée debout jusqu'à 4 heures la nuit dernière pour tout vérifier, ce n'est peut-être pas étonnant. Je n'arrive pas à déterminer si c'est un reproche.

– Non, peut-être pas.

Pourtant, je suis surprise. Je pensais que les picotements d'excitation et la fébrilité qui m'avaient tenue

en éveil pendant plusieurs nuits m'empêcheraient de trouver le repos aujourd'hui, dans la voiture.

D'un coup d'œil dans le rétroviseur, j'aperçois juste derrière nous l'autre fourgonnette blanche qui transporte Emmy et le technicien. En queue de cortège, on distingue la Volvo bleue de Max.

Est-ce de l'impatience ou de l'inquiétude que je sens au creux de mon ventre ?

La lumière intense teint d'un rouge ardent mon pull en laine blanc aux motifs de torsade. Le profil de Tone se découpe clairement. Elle est l'une de ces personnes plus belles de profil que de face, avec un menton bien marqué et un nez droit de patricien. Je ne l'ai jamais vue maquillée. À côté d'elle, je me sens ridicule et exagérément vaniteuse. Je me suis fait des mèches pour éclaircir et faire briller mes cheveux naturellement ternes, couleur d'eau sale. Pour la modique somme de neuf cents couronnes. Bien que je n'aie pas cet argent ; bien qu'il ne soit pas prévu que j'apparaisse sur les films que nous allons tourner au cours des cinq prochains jours.

Je l'ai fait pour moi. Pour calmer mes nerfs. Et puis, des photos, il faudra bien en prendre, pour Instagram et Facebook, pour Twitter et le blog. Nous devons donner à nos fans enthousiastes de quoi susciter l'intérêt, attiser la flamme.

J'ai la bouche pâteuse après mon petit somme. J'aperçois le gobelet en plastique de la station-service calé dans le porte-tasse.

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

– Du Coca. Sers-toi.

Sans attendre ma question, Tone ajoute :

– Coca zéro.

Je saisis le verre tiède et avale de longues gorgées du soda éventé. Ce n'est pas très rafraîchissant, mais j'avais plus soif que je ne le pensais.

– Là ! lâche soudain Tone en freinant.

La vieille route n'est pas enregistrée dans le GPS, nous l'avons vu en planifiant l'itinéraire. Nous nous sommes donc appuyés sur des cartes des années quarante et cinquante ainsi que sur les archives de l'Administration suédoise des transports. Nous avons également pris en compte le tracé du chemin de fer à l'époque où les trains à vapeur desservaient le village deux fois par semaine. Max, un fêru de cartes, nous a assuré que la route devait se trouver là. Mes derniers doutes se dissipent quand j'aperçois une intersection, presque complètement dissimulée par la broussaille. C'est l'entrée de la seule route carrossable qui menait jadis à Silvertjärn.

Mais au lieu de s'y engager, Tone arrête la camionnette. Étonnée, je me tourne vers elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle est plus pâle que d'ordinaire, sa petite bouche est pincée et ses taches de rousseur semblent briller sur sa peau blanche. Ses mains sont cramponnées au volant.

– Tone ? fais-je d'une voix plus douce.

D'abord, elle ne répond pas. Elle fixe un point au milieu des arbres, sans rien dire.

– Je ne croyais pas voir ça un jour...

Je pose une main sur son avant-bras. Ses muscles sont bandés comme des ressorts d'acier sous la fine étoffe de son tee-shirt à manches longues.

– Tu veux que je conduise ?

Les autres aussi se sont arrêtés – la deuxième camionnette juste derrière nous et, j'imagine, Max dans sa Volvo bleue.

Tone lâche le volant et se renverse contre le dossier.

– Ça vaut peut-être mieux.

Sans me regarder, elle détache sa ceinture et ouvre la portière pour descendre.

Je l'imites, je descends d'un bond et je contourne le véhicule. Dehors, l'air est limpide, pur et glacial. Il me frappe de plein fouet et traverse immédiatement mon pull épais, malgré l'absence de vent.

Tone a déjà bouclé sa ceinture lorsque je monte sur le siège conducteur. J'attends qu'elle prenne la parole, mais elle ne dit rien. Alors, j'appuie doucement sur l'accélérateur et nous nous engageons sur la route envahie par la végétation.

Un silence presque recueilli s'installe. Lorsque les arbres nous ont englouties et semblent se pencher au-dessus de la petite route, la voix de Tone s'élève dans la pénombre, me faisant sursauter.

– C'est mieux que ce soit toi qui conduises pour entrer dans le village. C'est ton projet. C'est toi qui voulais venir. Pas vrai ?

– J'imagine que oui.

Heureusement que nous avons pris une assurance en louant les véhicules. Ils ne sont en rien adaptés à ce type de terrain. Mais nous avons besoin de camionnettes pour transporter le matériel et les fourgonnettes 4 × 4 hors de prix auraient explosé plusieurs fois notre budget.

Nous roulons en silence. Les minutes s'écoulent. À mesure que nous nous enfonçons dans les bois, je suis frappée par l'isolement extrême de la petite communauté. Surtout à l'époque. Ma grand-mère maternelle m'a raconté que peu d'habitants étaient motorisés. Pour rejoindre la civilisation, on prenait un train qui ne passait que deux fois par semaine. Vu le temps qu'il nous

faut pour atteindre le village en voiture, parcourir ce chemin à pied, quand on n'avait pas d'autre choix, ne devait pas être une sinécure.

Nous dépassons un sentier qui serpente vers les profondeurs de la forêt. Je me demande un instant si je dois m'y engager. Non, ce doit être le chemin de la mine. Je continue tout droit, au ralenti, je roule sur des brindilles et des branches tombées. Le véhicule couine, mais poursuit sa route au prix de gros efforts.

Au moment où je commence à m'inquiéter, craignant que nous ayons fait fausse route – que nous empruntions un vulgaire chemin de randonnée, que nous soyons en train de pénétrer de plus en plus profondément dans la forêt pour finir par rester coincés avec nos voitures, notre matériel, notre bêtise et nos ambitions –, les arbres s'ouvrent comme par miracle devant nos yeux.

– Là ! murmuré-je, m'adressant plus à moi-même qu'à Tone.

Je me risque à accélérer un peu, juste un peu, mon sang afflue dans mes veines quand le ciel rougeoyant du mois d'avril se découvre peu à peu devant nous.

Nous sortons de la forêt, la route descend vers une vallée, ou plutôt, une petite dépression. C'est là que se niche Silvertjärn.

De sa haute flèche surmontée d'une mince croix, l'église domine le quartier est du village. La croix scintille dans la lumière du couchant, d'une clarté irréaliste. De l'église à la rivière, les maisons semblent avoir poussé comme des champignons pour ensuite s'écrouler, se décomposer, tomber en ruine. Le cours d'eau d'un rouge cuivré coule entre les habitations et se jette dans le petit lac auquel le village doit son nom. *Silvertjärn*, le lac d'argent. Peut-être était-il argenté, jadis, mais

aujourd'hui il est noir et lisse comme un vieux secret. Le rapport de la compagnie minière indique que le lac n'a pas été inspecté et que sa profondeur est inconnue. Il pourrait plonger jusqu'à la nappe phréatique. Il pourrait être sans fond.

Sans réfléchir, je détache ma ceinture, j'ouvre ma portière et saute sur l'humus printanier humide et doux pour observer le village. Le silence est total. On ne distingue que le ronronnement régulier du moteur et les légers soupirs du vent lorsqu'il murmure au-dessus des toits.

J'entends Tone descendre du véhicule. Elle ne dit rien. Ne referme pas derrière elle.

Et moi, j'exhale une prière, une incantation, une salutation :

– Silvertjärn.

Passé

En rentrant de chez Agneta Lindberg, Elsa a un mauvais pressentiment. Quelque chose ne tourne pas rond.

En marchant d'un bon pas, on peut parcourir la distance entre la maison de Mme Lindberg et la sienne en un petit quart d'heure, mais Elsa y parvient rarement en moins de quarante minutes : on l'intercepte à chaque coin de rue pour discuter.

Depuis quelques mois – depuis que la pauvre Agneta a reçu la nouvelle – Elsa lui rend visite une fois par semaine, le mercredi après-midi : c'est si commode de passer chez elle après avoir déjeuné chez la femme du pharmacien.

On ne fait pas grand-chose pendant ces repas. Quelques femmes du village se retrouvent tout simplement pour papoter, cancaner, parler de tout et de rien, boire du café dans des tasses fragiles et se sentir supérieures aux autres, l'espace d'un instant. Mais cela ne fait de mal à personne et Dieu sait que les femmes de Silvertjärn ont besoin de s'occuper. Elsa ne peut pas non plus nier qu'elle apprécie ces moments, bien qu'elle

soit parfois obligée de tancer ses consœurs quand leurs ragots deviennent trop malveillants.

À quoi bon se livrer à des conjectures sur le père biologique de petit dernier du maître d'école ? Elsa était avec l'enseignant et sa pauvre femme quand le bébé refusait le sein, et elle avait rarement vu père aussi fou de son enfant. Alors qu'importe si les cheveux du garçonnet sont carotte.

Il fait chaud en cet après-midi d'avril – une chaleur étouffante pour la saison – et Elsa transpire sous son corsage. Elle aime marcher le long de la rivière. Le chemin est plat et lisse, et on peut voir le lac scintiller au loin. L'eau de fonte déferle en susurrant en contrebas de la rive. Ce qu'elle aurait envie de s'arrêter et d'y tremper les pieds !

Elle s'en abstient, bien sûr. De quoi aurait-elle l'air si elle soulevait sa jupe et se mettait à patauger comme une enfant insouciante ? Cela ne ferait que nourrir les ragots des commères du village !

C'est au moment où Elsa sourit à cette pensée qu'elle se rend compte que quelque chose a changé. Tout en se retournant pour voir qui pourrait bien l'épier si elle sautait dans la rivière, elle prend conscience qu'il n'y a personne.

Le cours d'eau est pourtant bordé d'habitations. C'est là que le quartier le plus ancien de Silvertjärn commence. D'ailleurs, Elsa préfère ce quartier aux maisons neuves. Quand elle s'est installée avec Staffan à Silvertjärn – à peine sortie de l'enfance – ils vivaient dans l'un des nouveaux pavillons construits par la compagnie minière, une bâtisse froide, sans âme. Elsa demeure aujourd'hui convaincue que c'est à cause de ces murs blancs pleins d'échardes qu'elle a si mal vécu sa première grossesse. Elle s'était arrangée pour déménager le plus vite possible.

Les maisons qui jouxtent le cours d'eau, plus anciennes, ont plus de charme. Elsa en connaît tous les occupants. D'ailleurs, sans vouloir se vanter, elle peut même dire qu'elle connaît tout le monde à Silvertjärn. Mais le quartier de la rivière, sous l'église, c'est le sien. C'est pourquoi elle veille tout particulièrement sur ceux qui y vivent. Elle aime passer devant la maison du coin avec son toit de guingois, rendre visite à la petite Pia Etterström et ses deux jumeaux ; se poster en face de la terrasse d'Emil Snäll et lui demander comment va sa goutte ; s'arrêter pour admirer les rosiers de Lise-Marie.

Mais aujourd'hui, personne ne la hèle, personne ne lui fait signe.

Malgré la chaleur, il n'y a personne dans les jardins, sur les perrons ; personne n'a ouvert sa fenêtre. Personne n'est venu la saluer après l'avoir vue depuis la cuisine. Elsa devine des mouvements derrière les rideaux des cuisines, derrière les fenêtres fermées. On dirait que tout le monde s'est barricadé chez soi.

Son cœur se serre.

Plus tard, elle se demandera si une partie d'elle-même n'avait pas déjà compris, avant même qu'elle se mette à courir, avant qu'elle arrive dans sa cuisine en sueur, hirsute et qu'elle voie Staffan assis à la table, le visage livide, bouleversé.

Mais ce n'est pas vrai. Elle ne comprend pas, elle ne se doute de rien. Comment aurait-elle pu se douter ?

Alors, quand Staffan lui dit d'une voix de somnambule :

— Ils ferment la mine, Elsie. Ils nous l'ont annoncé aujourd'hui. Ils nous ont ordonné de rentrer chez nous.

Elle s'évanouit sur-le-champ pour la première et la dernière fois de sa vie.

Présent

Je n'ai jamais vu Silvertjärn de mes propres yeux. Je m'en suis forgé une image par le biais des histoires de ma grand-mère, j'ai passé des nuits à chercher sur Google pour trouver des descriptions, mais il n'y a presque rien.

Je me retourne en entendant les cliquetis de l'appareil photo de Tone. Placé devant ses yeux, il lui cache la moitié du visage.

En réalité, nous aurions dû filmer notre arrivée. Cela aurait été une entrée en matière puissante ; cela aurait permis d'attirer l'attention. C'est ce dont on a besoin quand on demande des subventions. Car inutile de se voiler la face : quel que soit le nombre de photos postées sur Instagram, quel que soit le taux de financement sur Kickstarter, sans subventions, nous ne pourrions tourner le film tel que je l'ai imaginé. C'est la vérité. Sans le soutien d'une administration ou d'une fondation, nous n'avons aucune chance.

Mais je suis sûre que nous finirons par obtenir les fonds.

Car qui pourrait résister à ce que nous avons devant les yeux ?

La lumière jaillit sur les bâtiments délabrés, les noyant dans un océan orange et vermillon. Ils semblent étonnamment bien préservés. Ils devaient avoir des méthodes de construction différentes à l'époque. Mais même d'ici, en hauteur, on voit la décrépitude. Certains des toits se sont effondrés et la nature a sérieusement commencé à reprendre ses droits. Difficile de distinguer une frontière claire entre la forêt et les maisons. Les rues sont envahies de végétation, le chemin de fer rongé par la rouille s'étire de la gare vers les bois où il est recouvert, comme une artère bouchée.

Le tout est d'une beauté un peu écoeurante. Comme une rose défraîchie sur le point de perdre ses pétales.

Le cliquetis s'interrompt. Je regarde Tone, qui a baissé son appareil photo.

– Alors, qu'est-ce que ça donne ? demandé-je.

– Avec ce paysage, je crois qu'un iPhone aurait suffi.

Elle contourne la voiture et se poste à côté de moi, fait apparaître les images. Nous nous sommes mis d'accord pour que Tone se charge des photos. À la différence de moi, d'Emmy et du technicien, elle n'a jamais travaillé dans le cinéma – elle est conceptrice-rédactrice. Mais elle est passionnée de photographie depuis plusieurs années, et ses clichés sont bien meilleurs que ceux que je pourrais réaliser avec le même appareil.

C'était la manière la plus simple de la convaincre de nous accompagner. Elle a longtemps insisté sur l'inutilité de sa présence. Elle disait qu'elle n'était pas « essentielle ». Je répondais que sa participation était nécessaire en tant que coproductrice ; elle restait sourde à mes

arguments. Ce n'est que quand je lui ai annoncé que nous avions besoin d'une photographie qu'elle a cédé.

Elle est importante pour le projet. Peut-être pas comme photographe, mais parce qu'elle fait partie de l'histoire, qu'elle le veuille ou non. J'espère simplement que ces quelques jours lui permettront d'en prendre conscience.

J'étudie la ville en miniature, transformée en pixels, puis le paysage devant moi. Avec ses couleurs claires et ses contours nets, on dirait un tableau.

Il règne un silence compact. Même les signaux radio ne passent pas ici. Ce serait à cause de minerai de fer contenu dans la roche. Le champ magnétique perturberait les signaux, mais personne n'en est sûr à cent pour cent. Ce qui rend l'expérience encore plus mystérieuse.

– Comment tu te sens, Tone ?

Elle avale une grande bouffée d'air froid. Les lèvres pincées, elle se tourne vers moi.

– Je ne sais pas, répond-elle avec un petit rire. Je ne pensais pas qu'on viendrait. Que ça irait aussi loin. Je ne réalise pas vraiment qu'on y est.

– Mais on y est, dis-je, autant pour elle que pour moi.

Et là, enfin, elle fait un véritable sourire, dévoilant ses dents blanches un peu de travers, et ce sourire détend immédiatement l'atmosphère pesante qui régnait entre nous depuis mon réveil.

– Bien sûr qu'on y est ! Parce que tu es un vrai bulldozer, Alice !

J'éclate d'un rire enivré, euphorique, car j'ai beau grelotter de froid – j'aurais dû enfiler mon manteau avant de descendre de voiture – je sais qu'on y est, enfin, que tous ces préparatifs, toutes ces nuits interminables,

tous ces boulots que je n'ai pas eus et ces jobs de merde que j'ai dû accepter, tout cela a porté ses fruits. Nous y sommes. À Silvertjärn.

Le film se fera. *Le village perdu* deviendra réalité. Ce projet qui a commencé comme un fantasme de pré-adolescente va enfin se concrétiser.

– Merde alors ! Quel endroit ! s'exclame Emmy, interrompant mon éclat de rire.

Je sursaute et je les regarde. Emmy et le technicien sont descendus de leur camionnette et nous ont rejoints. Emmy, appuyée contre l'aile de notre véhicule, côté conducteur, porte un tee-shirt blanc déformé qui se confond presque avec la peinture de la carrosserie. Ses cheveux teints au henné sont négligemment noués en queue-de-cheval et son jean est si grand qu'il irait sans problème au garçon à côté d'elle. D'ailleurs, il lui appartient peut-être. Je n'ai pas bien compris quelle était leur relation, hormis qu'ils ont travaillé ensemble. Emmy a bien souligné qu'il était là pour lui rendre service – d'habitude, il réclame un salaire au moins trois fois supérieur à celui que nous lui proposons pour ces cinq jours.

Le technicien – Robin ? Non, ce n'est pas ça, il s'est déjà présenté lors de notre première rencontre et à la réunion d'information d'hier, mais je n'ai jamais été douée pour mémoriser les prénoms – se tient juste derrière elle. Il a les cheveux roux – le genre de tignasse qu'on se surprend à fixer un peu plus longtemps qu'il ne faudrait – avec une myriade de taches de rousseur dorées qui criblent son visage, descendent sur son cou et ses membres. Sans cela, il aurait sans doute été plutôt beau ; grand, les épaules larges. Mais avec ses cheveux poil de carotte, ses cils inexistantes et ses yeux noisette, il ressemble un peu trop à un écureuil pour qu'on le prenne

au sérieux. Et il est peu loquace, avec ça. Je crois que je ne l'ai pas entendu prononcer plus de quatre phrases en tout et pour tout, ni lors de la première réunion avec Tone, Emmy, lui et moi, ni hier.

– Quel est le programme ? demande Emmy.

Elle me regarde bien en face ; je me racle la gorge.

– Installons le camp sur la place principale. On sera bien situés, au beau milieu du village. On devrait réussir à y aller. Il faut traverser la rivière, mais d'après ce que j'ai lu, les ponts sont assez solides pour supporter des voitures.

– Où est-ce que ça figurait ? demande Emmy en haussant les sourcils. Je pensais qu'il n'y avait pas de bonnes cartes de Silvertjärn.

J'entends le bruit d'une portière qui s'ouvre un peu plus loin. Ce doit être Max qui se demande pourquoi nous nous sommes arrêtés.

– Dans le rapport, répliqué-je en essayant de refouler une pointe d'irritation.

Tu savais à quoi t'attendre quand tu lui as proposé de faire partie de l'équipe. Je tente de m'en convaincre.

– Dans le rapport que la compagnie minière a rédigé à la fin des années 1990, quand ils ont participé à l'évaluation du terrain. Il y en a une copie dans le dossier d'information que je vous ai distribué.

– Et tu es certaine que ces informations sont toujours valables ? Je veux dire, elles ont vingt ans. Ce n'est pas parce que les ponts étaient sûrs pour les voitures à l'époque qu'ils le sont encore aujourd'hui.

– Allons voir. S'ils n'ont pas l'air de tenir, on trouvera un plan B.

Je vois Max arriver derrière l'autre camionnette.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien.

Emmy jette un coup d'œil dans sa direction, semble le snober dès qu'elle note sa présence.

Les cheveux blonds de Max pendouillent sur son front et l'un des pans de son col pointe vers son menton. Je connais Max depuis l'époque où il portait des tee-shirts miteux à l'effigie de groupes de musique dont il était le seul à avoir entendu parler. Aujourd'hui, bien qu'il ait suffisamment de succès pour participer à notre voyage avec la casquette de financeur et qu'il arbore des chemises plus chères que l'ensemble de ma garde-robe, il semblerait toujours plus à l'aise dans l'un de ses tee-shirts délavés.

Tone lève les yeux vers le ciel.

– On devrait s'y mettre, et pour de bon !

En effet, la nuit est déjà en train de tomber.

– On descend par là, dis-je à Max.

Je me tourne vers les autres, et j'ajoute :

– Suivez-nous.

Heureusement, Emmy se contente d'opiner du chef.

– Robert, tu veux conduire pour la descente ?

Max lève le pouce et fait volte-face pour retourner vers sa voiture.

Je grimpe sur le siège conducteur. Juste avant de fermer la portière, j'entends la voix d'Emmy.

– Attention à ne pas abîmer le matos !

– Ce n'est même pas elle qui l'a payé, grommelé-je. Et je claque la portière.

Présent

Je me mords l'intérieur des joues en essayant de descendre lentement la pente. Apparemment, il y avait une vraie route quelque part par ici, mais j'ai eu beau chercher, je ne l'ai trouvée sur aucune carte. La plupart des marchandises entraient et sortaient du village par le rail, semblerait-il. À un moment donné, j'entends un objet tomber lourdement à l'arrière de la camionnette. Mes mains se crispent sur le volant. Tone jette un coup d'œil par-dessus son épaule – non qu'on puisse voir grand-chose avec le mur de séparation – et quand elle se retourne, elle lâche :

– Tu es sûre que tu vas réussir à bosser avec elle ?

Elle pose la question par sollicitude, j'en suis certaine, mais ça sonne comme une critique. Elle manque parfois de tact.

– Je ne suis pas sûre d'avoir le choix.

Avec un cahot, le véhicule se précipite dans un nid-de-poule.

– Non, plus maintenant.

Je me suis tournée vers Emmy en dernier recours. J'ai épuisé tous les contacts que j'avais dans ce domaine, j'ai posté des offres et des annonces sur les réseaux sociaux. En vain. Bien sûr, il y avait des gens intéressés, mais ils se sont tous rétractés en apprenant notre maigre budget ou notre manque d'expérience. Une formation en réalisation et quelques missions comme assistante de production ne pèsent pas lourd surtout pour remplir le CV cinéma de toute l'équipe réunie.

Et finalement, un soir d'épuisement, après que mon dernier espoir – l'ex-petit ami d'une ancienne camarade de promo qui, malgré son antipathie et ses longs cheveux gras, avait participé à des productions assez importantes pour TV4 – a appelé pour rejeter mon offre, ayant décroché un autre boulot qui lui garantissait un vrai salaire, j'ai abandonné. Et j'ai suggéré à Tone le nom d'Emmy.

Avant ce soir-là, Tone et moi n'avions jamais parlé d'elle. Mais en dépit de mes incessants efforts pour gommer l'existence d'Emmy Abrahamsson, elle avait toujours été là, dans un coin de mon cerveau. J'avais régulièrement visité son compte Facebook, parfois tapé son nom sur Google, tard le soir, lorsque les ombres rôdaient autour de moi.

Depuis le diplôme, ça avait plutôt bien marché pour elle. Mieux que pour la plupart des étudiants de notre classe à l'université. La moitié avait quitté le cinéma dans les quelques années qui avaient suivi, mais pas Emmy.

Ce qui ne me surprend pas. Elle a toujours été douée.

Quand j'ai parlé d'Emmy à Tone, cette dernière a haussé les sourcils et m'a demandé pourquoi je ne l'avais jamais mentionnée plus tôt. Évidemment, elle passait

pour une envoyée des dieux, si on ne savait pas qui elle était. Ou comment elle pouvait être.

Je rétrograde quand la pente s'adoucit et je pousse un long soupir. Je n'avais pas conscience que je retenais ma respiration. Je me concentre sur les maisons qui apparaissent peu à peu devant nous.

Ce sont des chalets suédois classiques avec toiture à deux pans et petites fenêtres. La première maison est petite, à peine plus grande qu'un cabanon, et se trouve un peu à l'écart des autres habitations, plus proches les unes des autres, construites une centaine de mètres plus loin. La peinture s'écaille des façades en bois, autrefois d'un rouge de Falun ; les fenêtres sont de sombres béances aux vitres brisées et aux encadrements blancs décrépits. Le soleil descend derrière la bâtisse, à l'ouest, et le toit délavé jette des ombres trop longues pour que l'on puisse voir à l'intérieur.

Je ralentis presque inconsciemment.

– Est-ce que c'est... ? demande Tone.

– La maison de Birgitta Lidman. *Gitta-la-simplette*. Ça doit être ça.

Je voudrais m'y attarder, mais il vaudrait mieux monter les tentes avant la nuit. Selon notre planning, nous commencerons l'exploration de la ville dès demain matin. Nous n'allons pas filmer des scènes plus longues avant le deuxième ou le troisième jour, mais nous devons tirer profit de chaque minute des cinq jours que nous avons budgétés.

Il y a beaucoup de choses à préparer. Nous devons repérer les lieux de tournage, réfléchir aux scènes qui pourraient le mieux refléter ce que nous voulons montrer dans la version finale du documentaire.

La petite bande-annonce que nous avons postée sur la page du Kickstarter est étonnamment bien ficelée malgré la quasi-absence de matériel ; Tone est parvenue à dénicher un freelance, un contact de ses années dans la pub, qui a accepté de faire ça à prix d'ami. Mais quelles que soient ses qualités, cela reste un clip de quarante-cinq secondes mêlant photos de nature génériques et images d'archives, accompagnées d'une voix off sinistre. Une vraie bande-annonce avec des images poignantes de Silvertjärn donnerait un élan à la campagne Kickstarter.

Nous aurions dû louer un drone, me dis-je en jetant un regard sur les maisons et cabanes qui se matérialisent devant nos yeux. Si nous pouvions montrer ces images en introduction, Silvertjärn vu du ciel – un village idyllique baigné d'une lumière printanière dorée – puis on s'approcherait des maisons et l'harmonie serait brisée, le délabrement deviendrait évident, les murs en ruine, les fondations qui s'enlisent dans le sol, les parfaites petites terrasses qui pourrissent et commencent à s'effondrer...

J'avais jugé que ce n'était pas nécessaire, que nous pourrions garder les fonds pour le tournage, mais maintenant que nous sommes là, je regrette ma décision. Il n'est pas sûr que nous puissions organiser un véritable tournage. La vérité, c'est que tout dépend de ce voyage. Il n'y aura pas de deuxième chance. Et si ça ne marche pas, je doute que Max finance une autre tentative.

– Là, dit Tone.

Je ne comprends pas tout de suite ce qu'elle montre, puis je vois tout à coup, sous la broussaille, un espace plus large entre deux maisons. Une route. Elle n'est pas asphaltée, mais c'est une bonne surprise.

– Ce doit être la rue principale, dis-je.

– Du moins l'une des plus grandes.

Une fois sur la route, la progression devient bien plus facile, malgré les nids-de-poule et la végétation qui la recouvre. Le silence s'installe. Nous observons le village à mesure que nous y pénétrons.

Les bâtiments évoquent des squelettes accusateurs dont les fenêtres vides nous observent sans ciller. La plupart d'entre eux sont des maisons de ville simples, peintes en blanc, jaune ou rouge. Comme les fantômes des rêves de l'État-providence à la suédoise.

La bruyère et la broussaille sont les nouveaux maîtres à bord, mais de petits pins nouveaux apparaissent aussi çà et là, jaillissant par les lézardes des perrons et à travers les balustrades brisées. Je me demande combien de temps il faudra à la végétation pour engloutir le village, le faire disparaître totalement. Encore soixante ans ? Cent ?

L'espace d'un instant, je suis frappée par une image si puissante qu'elle semble plus réelle que les ruines qui nous entourent. Les mêmes maisons, avec plusieurs couches de peinture fraîche et entourées de jardinets fleuris. Des enfants qui jouent sur la route que nous empruntons, sans devoir se préoccuper des voitures, ni même des vélos. Des femmes qui suspendent des draps rêches, tout juste frottés, à des cordes à linge devant leur maison. Des hommes en sueur, mal rasés, qui rentrent de la mine après leur journée et se rincent dans un seau d'eau au milieu du jardin avant de passer le seuil, de s'installer à la table en bois massif de leur cuisine dépouillée, mais douillette, où le repas du soir les attend déjà. On dîne tôt dans un village comme celui-là. Pas après dix-sept heures.

Notre camionnette cahote en roulant sur une grosse pierre. Je m'arrache à ma rêverie pour me concentrer sur ce qui est, plutôt que sur ce qui était.

Lorsque nous traversons ce qui devait jadis être une intersection, Tone me montre quelque chose, sans dire un mot. Je lâche un juron. Je ralentis, m'arrête sans couper le moteur. Le soleil a disparu derrière les arbres. Il ne nous reste plus beaucoup de temps avant la nuit.

Je baisse ma vitre et j'agite les bras à l'adresse des autres qui se sont immobilisés derrière nous.

– Qu'est-ce qu'il y a ? crie Robert par la fenêtre.

Dans mon rétroviseur, je vois la Volvo bleue s'arrêter. Je n'arrive pas à distinguer Max, mais sa voiture semble avoir descendu la pente sans difficulté majeure.

– Le pont !

En lisant le rapport de la compagnie minière, j'avais compris que le pont côté ouest était en fonte. Celui qui se présente devant nous semble plutôt être en bois. Comment ont-ils pu le juger assez solide pour soutenir une voiture il y a vingt ans ? Il n'en reste que des moignons noirs en décomposition de part et d'autre de la rivière. L'eau, qui a creusé un lit plus profond que je ne l'imaginais, se jette dans le lac à gros bouillons, venant démentir l'impression de sombre inertie du cours d'eau.

– Merde alors !

– Bordel... grommelé-je.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? s'enquiert Tone, qui a aussi baissé sa vitre pour prendre quelques clichés rapides des restes du pont.

– Je ne sais pas.

– On pourrait monter les tentes ailleurs ? suggère Tone. Juste pour cette nuit. Demain, on cherchera une solution pour traverser.

Je secoue la tête.

– Non...

Un petit frisson me parcourt l'échine. Du coin de l'œil, je vois les maisons me dévisager de leurs orbites obscures.

– Non. Allons voir si l'autre pont est toujours debout. Sinon on trouvera un plan B.

– Le rapport disait bien qu'il n'était pas solide, je crois ?

– Je sais ce que disait le rapport ! Mais ils se sont plantés pour ce pont-ci. C'est certainement le cas pour l'autre aussi. Ou bien ils ont interverti les deux.

Tone pince les lèvres, sans répondre.

– Je vais en informer les autres.

Je descends de la voiture. L'odeur nauséabonde des pots d'échappement me suit quand je me dirige à grands pas vers l'autre fourgonnette.

La vitre de Robert est toujours baissée. Il attend, impassible. Il croise mon regard sans mot dire.

– On va tenter l'autre pont. Un peu plus loin.

Il hoche la tête pour montrer qu'il m'a entendue.

Emmy se tourne vers moi et me dévisage de ses yeux gris-vert, bizarrement à la fois inexpressifs et irrités, cernés de courts cils sombres.

Je me redresse, j'adresse un signe de la main à Max et je gesticule vers la rivière.

Quand je remonte sur le siège passager, Tone se ronge l'ongle du pouce en fixant le bâtiment à notre gauche, un pavillon qui devait jadis avoir un charme de carte postale. C'est l'une des maisons les plus spacieuses. Elle appartenait peut-être à un contremaître de la mine.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

J'espère qu'elle ne boude pas à cause de mon ton sec tout à l'heure.

Elle sursaute et baisse lentement sa main vers ses genoux.

– Humm ? Quoi ?

– Tu...

Je scrute la maison. Elle est en meilleur état que les autres autour d'elle. La porte d'entrée, entrouverte, est fixée à un seul gond rouillé, mais les murs tiennent toujours et le toit est intact.

– On aurait dit que tu fixais quelque chose, c'est tout.

Tone me jette un regard vide et un peu déconcerté pendant quelques secondes, puis elle plisse les lèvres dans un demi-sourire.

– J'étais perdue dans mes pensées.

J'hésite un instant. Mais non, ce n'est rien, sans doute. Je sais que je n'ai pas à m'en faire. Tone est parfois difficile à cerner, et tout cela est très dur pour elle. Elle ne partage pas mon enthousiasme sans borne pour Silvertjärn.

La camionnette roule lentement le long de la route et la rivière disparaît derrière des rangées de maisons vides aux fenêtres sans vitres. Les ombres s'étirent comme de grands pans de velours noir.

Quel soulagement quand l'alignement de maisons s'interrompt à gauche, dévoilant la silhouette tant attendue.

– Ah !

J'indique le petit pont de pierre et Tone émet un sifflement.

– Joli !

C'est un pont en dos d'âne en granit moucheté qui semble sortir tout droit d'un conte de fées. De la mousse

pousse entre et sur les dalles, mais la structure semble stable. Et plus ancienne que le reste de la ville.

– Ça doit être le pont d'origine, non ? Il existait avant que l'État ne reprenne la mine et n'agrandisse le village.

– Tout à fait. Ils ont dû faire erreur dans le rapport. C'est ce pont-là qu'ils ont dû juger sûr. Pas l'autre.

– Tu es certaine ? S'il est si vieux que ça, peut-être qu'il n'est plus très robuste. La solidité, c'était vraiment leur fort, à l'époque ? C'est censé tenir pour les paysans et leurs chevaux, pas pour des camionnettes.

Après quelques instants d'hésitation, je secoue la tête et j'appuie avec précaution sur l'accélérateur.

– Ça va tenir, dis-je en m'engageant sur le pont.

Pendant quelques secondes, j'ai l'impression que le sol va se dérober sous nos roues, je ressens le vertige de la chute. Mais elle ne vient pas. La structure de pierre résiste et nous traversons en un clin d'œil.

Tone se contente de secouer la tête. Moi, je souris de toutes mes dents. Je savais qu'il tiendrait ! Il n'aurait pas osé me décevoir !

Je me suis battue pour arriver là, je me suis battue pour chacune des avancées. Rien ne peut plus m'arrêter : je ferai ce film coûte que coûte.

Depuis le pont, la route nous mène droit vers la Grand-Place. Nous roulons au pas sur les herbes folles et les galets.

Sur la place, une bâtisse à la façade de pierre grisâtre, sans doute l'hôtel de ville, fait face à une copie conforme de la maison de Fifi Brindacier, qui ne peut être que l'école primaire de Silvertjärn. Les encadrements des portes sont vides.

La place est plus petite que je l'avais imaginée. La végétation s'est frayé un chemin entre les pavés. Les

herbes jaunies de l'été dernier pointent dans les fissures, et par-ci, par-là, les pierres ont été délogées par une pousse de pin particulièrement ambitieuse qui semble ensuite avoir succombé à l'hiver.

Nous roulons jusqu'au milieu de la place et nous nous immobilisons. J'enclenche le frein à main, le moteur se tait.

– Bon, voilà, lâche Tone.

Nous levons les yeux sur l'église. Les derniers rayons se changent en crépuscule bleuté. Même la flèche est plongée dans la pénombre. J'entends la fourgonnette d'Emmy s'arrêter à côté de nous. Puis la Volvo de Max.

– Oui, on est arrivés.

J'essaie d'enregistrer mentalement tout ce qui m'entoure, la dernière lueur bourdonnante du soleil, l'odeur artificielle de sapin dans l'habitable, l'air froid contre ma joue lorsque j'ouvre la portière.

Voilà Silvertjärn.

C'est ici et maintenant que ça commence.

Merci à mon père qui semble presque plus heureux que moi quand je l'appelle pour lui donner des nouvelles du livre. Merci à mes frères, Alexander et Leo, qui ont grandi avec deux écrivaines dans leur entourage immédiat. C'était difficile, je sais, mais je pense que cela vous a permis d'acquérir des compétences utiles dans la vie.

Merci à ma mère qui me lit, me soutient, prodigue de précieux conseils et me fait gentiment savoir quand je me comporte comme une andouille. Écrire avec toi est l'une des plus belles expériences de ma vie. J'ai une chance inouïe de t'avoir comme maman.

Et enfin, merci à vous, les rares lecteurs à être venus à bout des remerciements. Rien de tout cela ne serait possible sans vous qui lisez ce livre. Tout ça, c'est pour vous.

Merci.